

LA DUCHESSE DE NEMOURS

QUATRIÈME PARTIE.

VII

MYSTÈRES DU CŒUR—(Suite et fin.)

Tranquille réunit les têtes des deux jeunes gens sous un même baiser.

— Soyez remercié, mon Dieu, s'écria-t-il, les voici, jeunes et forts, dans mes bras! Je sens la vie couler à flot dans mes veines, nous resterons ensemble, toujours, toujours!

Il ne parla plus, les cœurs émus de ses enfants battaient contre le sien, il croyait deviner les joies du ciel. Madame Isabelle pria à l'autre bout de la chambre, la Pavot glissait ses regards effrayés par le carreau de la porte, un silence profond régnait.

— Il n'y a plus qu'une minute! dit la tavernière qui suivait l'horloge suspendue aux murailles de la pièce voisine.

Un mouvement se fit du côté de la retraite où l'on entendait toujours par intervalles les gémissements furieux de Vincent Tarquin.

La Pavot s'élança vers la duchesse Isabelle qui chancelait demi-morte et répéta d'une voix éteinte:

— Il n'y a plus qu'une minute!

Tranquille écarta ses deux enfants à droite et à gauche, et passa ses mains sur son front lentement.

— Il n'y a plus qu'une minute? répéta-t-il à son tour, comme s'il eut cherché en vain le sens de cette parole.

Il regarda tout autour de lui; on eut pu suivre sur son visage le travail de l'angoisse qui remplaçait peu à peu l'extase de la joie paternelle.

— Seigneur Jésus, murmura-t-il, pourquoi ne suis-je pas mort, avant d'avoir trempé mes lèvres à cette coupe de bonheur et d'amour?

— Approche, Andréol, mon fils, reprit-il en changeant de voix. Viens ici, ma petite Marie. Vous voyez bien que cette pauvre femme souffre, et qu'elle n'a plus la force de prier Dieu, (il montrait du doigt la duchesse Isabelle); Marion, votre mère, était la dernière des vassales de son manoir, et pourtant cette pauvre femme, — cette noble princesse ne dédaignait pas Marion, votre mère. En ce temps-là, toute fière, toute jeune, toute heureuse, elle avait déjà la miséricorde des âmes saintes. Quand Marion rendit sa vie au Seigneur, le nom de madame Isabelle vint le dernier sur sa lèvre, car madame Isabelle avait été sa providence ici-bas:

— Que Dieu ait pitié de celle que notre mère aimait! murmurèrent Jean et Blanche.

Des pas lourds résonnèrent sur les dalles de la chambre voisine et l'on entendit la voix de Tarquin qui criait:

— Annibal! qu'on aille chercher mon cousin Annibal.

Il y eut encore un instant de tumulte, puis la voix de Tarquin, haletante et semblable à un rugissement, dit encore:

— Si c'est ma dernière heure qui sonne, je ne m'en irai pas seul!

L'heure sonnait en effet. Au premier coup du timbre, la duchesse Isabelle se leva toute droite, comme ces somnambules qui n'ont pas la conscience de leurs mouvements. Chaque coup qui tintait la frappait au cœur. Elle vint jusqu'au milieu de la chambre d'un pas incertain et inquiet. Il y avait de la folie dans ses yeux.

Tranquille et la Pavot s'avancèrent en même temps vers elle pour l'empêcher de tomber à la renverse. D'un geste plein d'égarément elle repoussa la tavernière, qui se recula effrayée.

— Tranquille! Tranquille! dit-elle en saisissant les deux mains du pédagogue, j'ai toute ma raison, et ce n'est pas le délire qui dicte mes paroles. Entends-moi bien!

Elle baissa la voix et ajouta en l'attirant avec violence:

— Tu as fait un rêve extravagant... je le sais! Je le sais!

Tout le sang de Tranquille reflua vers son cœur.

— Madame!... voulut-il dire.

— Tais-toi!... Ecoute: moi, Isabelle d'Armagnac, duchesse de Nemours je te jure, sur mon salut, que si tu sauves mon fils, je serai ta femme!

Tranquille dégagea ses mains. La duchesse ne se trompait pas, Tranquille avait fait ce rêve, le pauvre misérable, mais dans le regard qu'il jeta sur elle, il y eut de l'horreur.

— Que Dieu vous pardonne, Madame, murmura-t-il, pour avoir voulu acheter la conscience d'un pauvre homme! Ceux-là sont mes enfants comme Jean d'Armagnac est votre enfant. Que Dieu vous pardonne, Madame!

La duchesse Isabelle s'affaissa sur ses genoux. Tranquille ne la releva point.

— La veuve d'Armagnac ne m'a rien dit, prononça-t-il avec une douloureuse sévérité. J'ai dû rêver ce que je viens d'entendre, moi qui rêve si souvent... Si ce jour a pour nous un lendemain, je ne me souviendrai pas de vos paroles, Madame.

Le front de la duchesse Isabelle toucha la poussière qui couvrait le carreau.

Tranquille retourna vers ses enfants qui n'avaient rien entendu de cette scène. — Jean et Blanche écoutaient ce qui se disait dans la chambre voisine, où était Tarquin.

Tarquin cria:

— Je ne veux pas de glaive! Des haches!

Au son de sa voix on devinait le grincement de ses dents de hyène.

— Lève-toi, Andréol, lève-toi, Marie, dit Tranquille qui avait le front calme et grave. Andréol, tu as vécu parmi les gentilshommes, tu connais les saintes lois de l'honneur. Si le maître, à qui l'on doit sa vie, vous insulte profondément et cruellement, lui doit-on encore sa vie?

— Toujours! répondit Jean le Brun.

Tranquille respira longuement, et jeta un regard vers la duchesse Isabelle qui venait de l'insulter.

— Andréol, poursuivit-il en mettant la main sur l'épaule de son fils, tu connaissais Jean d'Armagnac avant de me connaître. Ce n'est pas moi qui t'ai dit de l'aimer.

— Je le chéris comme un frère! s'écria le jeune homme.

— Ne m'interromps pas! Tarquin nous a donné une minute de trêve: il ne nous en donnera pas deux.

— Marie, continua-t-il en appuyant son autre main tremblante sur l'épaule de la jeune fille et en l'attirant auprès de son frère, Dieu a mis Jean d'Armagnac sur ton chemin, tu l'as choisi pour fiancé alors que tu te croyais une noble dame et que tu le croyais, lui, un pauvre abandonné: Tu l'aimes donc bien, ma fille?

— Je l'aime plus que ma vie! répondit Blanche.

— Ce n'est pas moi qui ai fait cela, murmura Tranquille en levant ses grands yeux humides vers le ciel. Mon fils et ma fille, voici la main du bourreau qui entr'ouvre la porte; vous pouvez sauver Jean d'Armagnac en mourant pour lui.

Jean et Blanche se prirent tous les deux par la main.

— Nous voulons mourir pour Jean d'Armagnac! s'écrièrent-ils d'une même voix.